

DE LA ZIZIQUE AVANT TOUTE PROSE

Or donc, il est question dans ce numéro de littérature et de musique. Or donc, Geneviève, à qui je n'ai jamais rien su refuser, m'a suggéré très gentiment d'orienter la présente chronique vers ledit thème. Or donc, chic, les sujets imposés, moi, ça me stimule. D'autant que l'occasion est rêvée pour dire un mot de cet art délectable qui consiste précisément dans l'alliage des mots et de la mélodie, j'ai nommé la chanson. Commençons par une colle à cinq francs: si je vous demande comme ça, tout de go, quels sont les textes que notre belle jeunesse prise et maîtrise le plus abondamment, que me répondez-vous? La poésie? Vous voulez rire! Les fictions? Vous n'y êtes point. Les biographies, les témoignages? Ça se réchauffe, mais c'est pas ça. Les gazettes alors? Eh bien non, et encore non. Ce qui nourrit le plus l'esprit et la mémoire des ados d'aujourd'hui, ce sont, bon sang mais c'est bien sûr, les chansonnettes dont CD, K7, TV, radios et baladeurs leur abreuvent quotidiennement les trompes d'Eustache. La chose n'est pas nouvelle. Avant-hier, Trenet et Joséphine, hier, Brassens et Juliette, aujourd'hui, Renaud et Patricia, chaque génération a ses maîtres chanteurs, et certains (comme l'immortel Johnny, yeah, cinquante pi-

ges et toutes ses canines) traversent les âges avec une santé de bœuf. Ce qui change, c'est le style, qui, tout à la fois, reflète l'époque et la construit. La musique bouge au rythme du monde, et inversement. La preuve? Dès que, sous l'emprise de la nostalgie ambiante, on désire évoquer les souvenirs-souvenirs de «ces années-là», ce sont d'abord aux chansons du temps que l'on recourt. Nul mieux que les yéyés et les rockers ne résument l'optimisme et les combats des années soixante. Rien de plus révélateur d'une génération que les airs qu'elle se fredonne, que les idoles qu'elle vénère, que les clips qu'elle s'envoie dans les orbites. La chanson donc, ce n'est pas rien. C'est même peut-être le premier référent qui relie les membres d'une génération par-delà les barrières géographiques, sociales et culturelles. Aussi serait-il sot d'ignorer les fonctions capitales qu'exerce ce médium aussi subtil que populaire. Développons, si vous voulez bien. Qui ne voit pas, d'abord, que la chanson structure les personnes: je veux dire leur mémoire, leurs amours, leur tonus, leur thermostat intérieur. Un coup de barre? Gainsbard, et ça repart! Tout va mal? Envoie-toi du France Gall! Qu'il s'agisse de rengaine ou de poésie chantée, la chanson envoute, possède,

ensorcèle. En outre, elle accompagne tous les moments de la vie, les roses comme les moroses, elle est là dans l'embouteillage comme sur la plage, sur la route du boulot comme sur celle des vacances, dans la cuisine comme au bistrot. Elle est la copine qui vous trotte en tête toute la journée, et qui soudain, on ne sait pourquoi, vous met le cœur en fête. Il est utile de rappeler, ensuite, que la littérature est fille de la chanson. Au commencement des lettres, en effet, était la cantilène. Les premiers poètes français étaient autant musiciens que scribouillards. De la chanson de Roland aux complaintes de Marot en passant par les grands chants courtois de Jaufré Rudel et de Bernard de

Ventadour, tout texte, jusqu'en 1300, s'escortait d'une partition. Ce qui veut dire que la littérature n'était pas lue, mais proférée, entonnée, psalmodiée, rythmée, orchestrée, dansée -et toujours en public, s'il vous plaît, dans la chaude communion d'une assemblée venue là tout exprès pour vibrer au son des mandolines. Bon Dieu de Bon Dieu, qu'il devait faire bon être poète en ce temps-là. Après, modernité aidant, le monde s'embourgeoise, on rentre chez soi, on se met à imprimer des livres et à les

acheter, et finie la musique; la littérature devient affaire d'intellos en chambre. Mais, Dieu merci, le divorce de l'écrit d'avec la musique n'a pas signifié la mort de la chanson. Pendant que les lettres succombaient aux charmes secrets de la lecture en solo, le peuple continuait de bercer ses saisons et ses travaux, ses heurs et ses malheurs au son des ritournelles. De la renaissance aux temps

modernes, le génie des foules a composé une multitude d'airs à danser et de chansons à boire, de scies contestataires et de tendres romances, de rondes graveleuses et d'aimables ballades. N'empêche, pendant près de cinq cents ans, la chanson a été confinée dans la sphère des pro-

ductions triviales, et, si l'on excepte l'engouement des romantiques pour les richesses retrouvées du folklore, les écrivains ne s'y consacraient guère. Et puis, le vingtième siècle inventa le music-hall, lequel inventa cette nouvelle race de poètes que sont les auteurs-compositeurs-interprètes. Et les textes, les mélodies et les voix de Trenet, Brel et de Léo (hommage à lui, qui criait «A l'école de la poésie, on n'apprend pas, on se bat»), se mirent à enflammer les scènes. Et depuis? D'autres grandes voix ont

LA LITTÉRATURE EST FILLE DE LA CHANSON. AU COMMENCEMENT DES LETTRES ÉTAIT LA CANTILÈNE

pris la relève, mais aussi, show-biz aidant, la chanson s'est industrialisée et mondialisée, pour le plus grand bonheur des marchands et des yankees. Et qui dira la misère de la chanson française réduite à la portion congrue par les antennes hexagonales elles-mêmes - en 91, elles diffusaient à peine 65 pour cent de musique locale -, pour ne pas parler des chaînes belges, véritablement abruties par les batteries anglo-saxonnes - ouvrez la Retebeef entre 6 et 8 du mat, l'eau tiède made in USA qu'on y déverse est un remède génial contre la constipation; puis, braquez votre zappette sur n'importe quel hit télé de chez nous, et dites-moi sincèrement, de tous ces bruyants d'outre-Atlantique qui ondulent de la galoche, lequel est le plus mignon? En même temps, paradoxe des paradoxes, la bonne chanson française ne se porte pas si mal, et il n'est pas exagéré d'affirmer que l'avenir de la poésie repose aujourd'hui largement sur elle. C'est en effet un euphémisme de dire que la poésie en recueil ne fait plus recette. A l'opposé des traitres qui enlissent la Muse dans les marais de l'hermétisme abscons, nombre de rimailleurs talentueux ont fait le choix de renouer ses noces avec la musique. Jonasz, Roda-Gill, Duteil, Perret, Souchon, Leforestier, Sheller, Haurogné, Lafontaine, Higelin, (père et fils), ce ne sont pas exactement des minables. Et je ne suis pas loin de penser, avec Luc Bérinmont, que tôt ou tard, la poésie tout entière, sous peine de disparaître, «aura

à retrouver la parole proférée» (1). C'est que la chanson, en définitive, est un art total, le seul à condenser dans une même formule la musique, la littérature et la comédie. Entendre une chanson, et la voir chanter, c'est toujours participer à une performance multiple, où toutes les sensations du corps et de l'esprit sont simultanément invitées à la fête. Si elle est un texte qui convainc ou émeut, une chanson est toujours aussi une mélodie qui charme ou ensorcelle, ainsi que l'expérience d'une présence, d'une voix, d'un geste et d'un regard qui mobilisent notre humanité. Comment voulez-vous après cela que je partage l'avis de Gainsbourg qui disait - avec cette humilité rouée dont il avait le secret - ne voir dans la chanson qu'un art mineur? La chanson est supérieure à tous les autres arts, parce qu'elle est le seul dont la suppression provoquerait séance tenante une avalanche de dépressions et de suicides. Vivre sans chansons, y songeriez-vous un seul instant?

Jean-Louis Dufays ♦

1. Brassens, Gréco, Montand, Mouloudji chantent les poètes, Hachette, 1982, p. 57.